

Le viol, un crime ontologique

Dr Guy Ferré

Médecin Généraliste

Stop aux Violences Sexuelles - Plate-forme Montpellier

La forte prévalence au sein de la société française des violences sexuelles (viol, inceste, attouchement, pédophilie, cybercriminalité, violence médiatique) est immense et inacceptable.

L'ampleur de ces phénomènes est largement sous-estimée, car les déclarations auprès des autorités et les dépôts de plaintes ne représentent qu'un faible pourcentage du nombre réel d'abus ; la grande majorité des crimes sexuels, reste souterraine, enfouie, non-dite, secrète.

Cet échec de la parole collective, est l'image en miroir de la négation de la parole de la victime : de son «non»... et de son «nom» également.

Il existe de façon très humaine un refus de voir l'innommable (ce qui ne peut être nommé), une difficulté à aborder ces sujets douloureux, une impréparation à l'inqualifiable et une compréhension ou partage subtil, quasi-corporel, que la violence faite à la victime est d'une certaine façon également la nôtre. La sidération et la peur de la victime qui ne peut penser cette violence meurtrière, car il s'agit souvent de tentative d'anéantissement du corps (hélas quelquefois réalisée), et de l'âme toujours, nous rejoint profondément. Inconsciemment nous procédons alors souvent à une occultation psychique, malgré une émotion de premier abord, afin de nous préserver de l'inouï qui surgit. Nous ne pouvons intégrer l'impensable, au mieux que lentement.

Tout ceci entre autre, participe à notre déni individuel et collectif, nous empêchant d'abord de voir et penser le crime, mais principalement surtout d'agir ensemble.

Notre contexte culturel, ce qui batit notre société, est le terreau actuel de ces violences qui prennent racine très souvent dans l'enfance : manque de cadre parental, système éducatif défaillant, violences médiatiques permanentes, systèmes professionnels et financiers concurrentiels, décision politique a minima, etc.

Une société qui ne peut agir prioritairement (ce qui est plus que de la simple détermination) sur les valeurs qui la fondent est suicidaire. L'égalité de naissance d'être justement un être humain, et non un objet, est la base de toute société qui veut perdurer. Et cela englobe le respect sexuel au premier chef.

Ainsi, notre difficulté ou inertie à agir, est une des causes importantes de la perpétuation de ces crimes. Ce laisser-faire s'apparente à un aveu d'impuissance, un manque d'intégrité de notre propre être face à la brutalité de ces actes. C'est à la fois humain et inabouti. Nous préférons souvent l'évitement à la prise de conscience responsable.

Mais ensemble nous pouvons nous aider. Chacun d'entre nous peut trouver sa place et rejoindre entre autre une association qui lui semble appropriée, afin de donner de son temps, de ses compétences, de son éducation, interpellier les hommes et femmes politiques, agir à son niveau. Les violences sexuelles nous concernent tous, et leurs traitements et prévention ne sont pas que l'apanage de spécialistes médicaux, psychologues et juristes.

Pouvons-nous alors reprendre notre autorité intérieure pour énoncer calmement et sans colère : « Cela suffit » ? Pouvons-nous collecter nos courages et qualités pour poser le regard sur ces actes de torture envers les femmes, les enfants et les hommes... et la société dans son ensemble, afin d'agir dans le bon sens ? Pouvons-nous trouver un surcroît de conscience qui nous permette d'affronter cette crise morale qui souhaite prospérer dans l'ombre ?

Les conséquences de viols (ou d'abus sexuels, souvent vécus comme viols en fait), sont infiniment coûteuses : humainement, corporellement et psychologiquement, familialement, collectivement, sanitaires, financièrement, etc.

Sommes-nous de si piètres organisateurs de la «Cité», pour ne pas comprendre combien nous payons, et payons encore à tous niveaux pour ces crimes ?

Un acte de viol est similaire à une bombe à fragmentation, ou à une épidémie virale. Tous sont touchés. La victime est en première ligne bien sûr, mais sa famille et ses proches sont affectés et les relations en sont souvent très profondément altérées.

Puis les professionnels : police, justice, médecins, thérapeutes sont touchés, en dépit de la haute professionnalisation nécessaire pour prendre en charge ces patients. Puis le public plus largement se révolte et s'apitoie avec émotion.

Et enfin l'agresseur, lui-même, souvent une ancienne victime qui a érotisé d'anciens abus sexuels, devra payer sa dette et être marqué du sceau de l'infamie.

Heureusement néanmoins, les victimes de viols réagissent et se reconstruisent en fonction de nombreux paramètres : circonstance plus ou moins dramatique de l'abus, et aussi en fonction de l'âge, du milieu culturel, de l'histoire personnelle, de la structure psychique antérieure et de la résilience propre à chacune.

En règle générale, les conséquences sont néanmoins effrayantes : pathologies psychiques, repli, honte, culpabilité, anxiété, dépression, suicide, pathologies de la vie sexuelle, pathologies somatiques nombreuses et encore mal connues, relations humaines à minima ou distordues, secrets de famille, récurrences trans-générationnelles, passages à l'acte en tant qu'agresseur, etc.

La violence sexuelle comme lien social avorté, source de honte pour tous, est l'expression d'une négation de l'autre. Celle-ci sera transgressive et intrusive.

Elle agit d'abord comme un déni de la parole de refus de la victime, puis comme un déni de son corps, négation qui semble paradoxale au regard de l'emprise. Et fondamentalement en tant que déni de sa nature de sujet, d'être, qui la confine alors au statut anéantissant d'objet.

Lors d'une rixe entre deux individus, on peut encore considérer que ce sont deux sujets qui s'affrontent. Mais la nature égocentrique extrême du désir, sexuel ou de violence, qui s'exprime dans une agression sexuelle nie simplement le droit d'autrui à son statut intrinsèque d'être. L'agresseur signifie à la victime dans l'instant du crime, son néant, en tant qu'objet utilisable.

L'égalité du droit de naissance d'être humain, est dissoute dans la violence pathologique et la barbarie égocentrique. Les violences sexuelles sont une négation de l'engagement envers l'autre.

Elles correspondent souvent pour l'agresseur à une tentative de projection de sa propre honte et de sa propre colère ou rage, structurées dans l'enfance. Tentative désespérée, punissable, et à prendre en charge par des soins. On ne peut tenter de réparer la honte vécue comme lien social déstructurant que par un lien social régénérant : cela nécessite un engagement et un effort global de notre société.

En effet, une société intrusive qui par inertie, paresse intellectuelle ou intérêts, se plie à la banalisation (id est : sans agir) des violences sexuelles nie une seconde fois les victimes. Une telle société est condamnée à la violence de l'intrusion du viol.

Le travail est immense en France pour éclairer les non-dits et les tabous, et puis pour que cessent peu à peu la résignation culturelle et l'accoutumance à ce qui ne devrait plus être négociable. Travail transversal qui balait tout le temps d'une vie : éducatif auprès des élèves et des parents, prévention scolaire, questionnement sur les représentations ambiantes, amélioration juridique, prise en charge médicale, reconnaissance et renforcement du travail psychologique et thérapeutique auprès des victimes et des agresseurs, et nécessité d'un engagement politique prioritaire. Ce sont les pistes sur lesquelles s'est engagée l'association «Stop aux Violences Sexuelles», parmi d'autres associations qui oeuvrent toutes pour que cessent les violences sexuelles.

Nous ne pouvons le faire que collectivement.

Voilà ce que nous devons faire ensemble.